

« A Mons, on est capables de grandes choses »

Grand entretien avec Elio Di Rupo, qui confirme au « Soir » qu'il sera candidat bourgmestre en 2018.

- ▶ Le bourgmestre de Mons Elio Di Rupo défend son projet de capitale européenne de la culture.
- ▶ Il rappelle que celui-ci fait partie d'un projet de ville imaginé voici plus de dix ans.

ENTRETIEN

Jeudi, 15 heures. Dans le centre-ville de Mons, les préparatifs vont bon train pour la fête d'ouverture. Grand-Place, Elio Di Rupo, rayonnant, termine une interview pour France 3. Etre au centre de l'attention n'est bien sûr pas pour lui déplaire. Sur les quelques dizaines de mètres pour rejoindre le BAM – où se tient, dès dimanche, l'exposition phare « Van Gogh au Borinage » –, le bourgmestre n'est pas avare de saluts et poignées de main. Une fois dans le musée, rebelote, il crèdit la nuée de gardiens privés de larges sourires. Voilà plus de dix ans qu'il se bat pour que Mons soit capitale européenne de la culture. L'heure de gloire est proche, le président du PS savouure. Pendant l'entretien qu'il nous accorde, son attachée de presse s'agite : « Génial. » La deuxième étoile au Michelin (vert) est là : jusqu'alors « intéressante », la cité du Doudou, désormais, « mérite le détour » ; on n'en est pas encore à « vaut le voyage » mais quand même. Une bonne nouvelle, que le président du PS accueille d'un regard qui semble dire « vous voyez ! ».

Pourquoi est-ce si important que Mons soit capitale européenne de la culture ?

Quand je suis devenu bourgmestre, en 2001, ma première préoccupation a été de faire un projet de ville. Je suis toujours parti du principe que, quelle que soit la fonction qu'on occupe, on doit voir dix ans en avance. Lille 2004 se préparait, nous savions déjà qu'en 2015, deux pays avaient le droit d'avoir une capitale européenne de la culture : la Tchéquie et la Belgique. Bruges, Anvers et Bruxelles l'avaient déjà été, mais jamais une ville wallonne. On s'est dit : « Pourquoi

pas Mons ? » On a posé notre candidature et on a commencé à capitaliser des budgets : 250.000 euros durant douze ans, 2,60 euros par an par Montois.

Message aux critiques qui dénoncent la facture ?

Oui, précisément. Pour 2015, c'est environ 30 euros par Montois. Le reste des budgets vient d'ING, de la Loterie nationale, de la Région wallonne, de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Province, de l'Union européenne...

Pourquoi avoir choisi, comme projet de ville, l'option capitale européenne de la culture ?

Cela pouvait paraître inaccessible. Mais je savais qu'en nous donnant cet objectif, je tirais tout vers le haut. On créait une dynamique qui s'est révélée payante. Google est arrivé. Je sentais bien que c'était un phénomène d'entraînement positif.

Cela fédérerait les gens ?

Certains, oui. D'autres restent sceptiques mais ça, on ne peut pas l'éviter. Mais il fallait faire quelque chose. Au niveau urbain, la ville est en pleine métamorphose : on a rénové de manière substantielle le patrimoine ancien, on a créé de nouveaux bâtiments. Sur le plan économique, on s'est orientés vers les nouvelles technologies, en créant la Digital Innovation Valley, autour de Google, il y a une bonne quarantaine de PME, de Tournai jusqu'à Charleroi, qui se sont installées. On travaille sur l'attractivité : il faut d'abord créer un déclic d'intérêt autour de notre statut de capitale européenne de la culture. Et, une fois que les gens marquent de l'intérêt, il faut qu'ils voient qu'on a un vrai désir de changer, d'améliorer. Le reste se fait alors par les créa-

teurs, les investisseurs, les entrepreneurs... Nous ne pouvons pas nous substituer au monde économique, nous devons créer le cadre.

Quelle est la philosophie de la programmation Mons 2015 ?

Premier objectif : la culture pour tous. Deux, on veut révéler des personnages ou des moments très peu connus du grand public, pour contribuer à l'histoire de l'art en général. Van Gogh a fait ses premiers dessins à Cuesmes, et à Wasmes ; nous allons travailler pour remettre cette période de sa vie dans les livres d'histoire de l'art, c'est une valeur scientifique ajoutée. Idem pour Jacques Dubreucq, on le qualifie, au 16^e siècle, de Michel Ange du Nord. Ou encore Verlaine, emprisonné à Mons pendant 18 mois ; il y a écrit parmi ses plus beaux poèmes. Il y a aussi une volonté d'occuper l'espace urbain. Mais l'objectif principal est économique et social : c'est changer de paradigme, ne pas rester enfermé dans le défaitisme, dans la déception. C'est dire : oui, on vient de Mons-Borinage, mais on est capable de grandes choses ! Pour les jeunes, il est extrêmement important qu'ils aient ce sentiment de fierté.

C'est une réponse à la crise ?

En tout cas, le fait d'être capitale culturelle amortit la crise. Il suffit de voir l'emballage que ça peut créer. La culture ne résout pas tout, mais elle a aussi une dimension économique. L'expo Warhol au BAM a attiré

100.000 personnes. Tous les restaurants étaient remplis quasiment tous les jours.

Partout on rogne dans les budgets de la culture.

On rogne parce qu'on est obligés d'assainir.

Mons 2015 sera un échec si...

Je n'ai jamais réfléchi en termes d'échec. Pourquoi voulez-vous que ce soit un échec ?

Et quand sera-ce un succès ?

C'est déjà un succès ! Le fait d'être au centre de l'action médiatique nationale et internationale est déjà une valeur ajoutée importante. Les gens vont se sentir concernés par les événements, il y aura un sentiment d'adhésion, d'appartenance.

Est-ce qu'il n'y a pas eu un côté futile, ces derniers temps, à travailler sur la fête d'ouverture ?

Comme disait Calatrava, c'est dans les moments de crise, de dépression, qu'on doit créer. La création, c'est un geste d'optimisme. S'il fallait s'arrêter de créer parce que les temps sont difficiles, ce serait dramatique. ■

Propos recueillis par

ÉRIC DEFFET

SANDRA DURIEUX

VÉRONIQUE LAMQUIN

« S'il fallait s'arrêter de créer parce que les temps sont difficiles, ce serait dramatique »

critiques « Il y avait un risque d'être oubliés »

Mons 2015 n'a pas été épargné par les critiques. Certains s'inquiètent que le costume soit trop grand pour la ville, les capitales culturelles ayant souvent été de plus grandes entités.

Bruges l'a été, il n'y avait pas de raison que Mons ne le soit pas. Et en plus, notre concept est celui d'une ville dans un réseau : nous avons 19 villes et 12 communes partenaires. Et puis c'est la démonstration qu'une ville de taille moyenne peut accueillir un événement comme celui-là. Sinon, tout se passerait à Bruxelles, à Paris ou à Liège. Il faut aussi que des villes de taille plus modeste puissent exister.

Le vrai défi ne commence-t-il pas au 1^{er} janvier 2016 ? Comment pérenniser les choses ?

Vous avez tout à fait raison. C'est pour ça que, samedi, c'est le début d'une nouvelle aventure : je suis bien sûr très concerné par ce qui va se passer en 2015, mais je travaille au programme de la décennie à venir. Ceci est un coup d'accélérateur...

Avant l'arrêt ? Dès 2016, il n'y aura plus de manne financière.

Dans une voiture, vous donnez un coup d'accélérateur puis, quand vous enlevez le pied de la pédale, la voiture continue à avancer. C'est la même chose ici. Sur le plan culturel, il y aura tous les deux ou trois ans des événements d'une certaine ampleur. Et puis, le relais doit maintenant se faire sur le plan économique et social. A 100 %. Ça va être pour nous la préoccupation des dix prochaines années : montrer la ville à des investisseurs pour leur donner le goût d'investir, de créer ici.

Avec des objectifs chiffrés ?

Moi, j'aimerais dire qu'il faut créer autant d'emplois qu'il y a de chômeurs. Mais cela va dépendre des opportunités qui se présenteront. Ce qui me paraît important c'est d'être sur la carte du monde. Si on ne l'est pas, les gens passent à côté.

La Digital Valley est-elle réellement adaptée à la région ? On y trouve de la main-d'œuvre hautement qualifiée, or il y a un chômage structurel « infraqualifié ».

Excellente question mais, en matière économique, on n'invente pas, on accueille et on saisit les opportunités. Le fait d'avoir Google, des universités, ça a créé des synergies et ça a permis cette Digital Valley. Avec des gens instruits et de la haute technologie. Mais les effets dérivés sont importants. Je le dis souvent avec une pointe d'ironie : je peux vous assurer que tous les gens qui sont là mangent, il faut donc du catering. Les bâtiments sont nettoyés, il faut donc des sociétés de nettoyage. Par ailleurs, on a aussi attiré H&M, Ikea, Decathlon et là, on est dans un autre créneau, avec des emplois moins qualifiés.

Je le répète, tout dépend des opportunités qui se présentent, on ne reste pas accroché à un domaine. Etre capitale européenne de la culture, c'est aussi attirer l'attention des chefs d'entreprise : ils viennent voir ce qui se passe dans la ville. Et quand ils viennent, ils trouvent un cadre de vie convivial, agréable. Je me souviens que c'était un élément important pour les responsables de H&M.

La capitale culturelle européenne, Google, Ikea... c'est votre vision de la ville ?

Nous avons un plan de développement pour Mons. Un zoning de 70 hectares va s'ajouter de l'autre côté de l'autoroute, nous avons planifié la Ville 2, nous avons une gare passerelle, cela fait 40 ans qu'on le demandait à Mons, pour lier les quartiers. Il y a donc une logique dans tout ça. Une fois qu'on aura Ikea et l'extension des Grands Prés, nous stopperons les grandes surfaces, nous estimons que nous en avons assez. La priorité doit revenir au centre-ville, où le commerce doit être différent

des grandes surfaces, en termes de produits, d'horaires...

Ne voyez-vous pas parfois trop grand, comme avec le centre de congrès de Daniel Libeskind ?

Ce sont les médisants qui disent ça. D'abord, le centre de congrès n'a pas été construit comme ça : nous avons consulté un bureau d'études parisien qui a évalué l'ampleur du centre. Aujourd'hui, près de 50 % des congrès se tiennent en Flandre, 40 % à Bruxelles, 10 % en Wallonie, il y a donc un vrai besoin. On a choisi le lieu à proximité de la gare. Et un privé a déjà installé un hôtel juste à côté : vous comprenez bien que ce Néerlandais n'a pas fait ça pour mes beaux yeux. Il y a une logique économique. Avant que le centre n'ouvre, il y a déjà 70 réservations. Et ce centre, qui va amener des milliers de congressistes,

« On aura toujours des gens au caractère aigre et vinaigre. La vérité est tout autre »

Or on sait que 30 millions de Britanniques connaissent « la légende des anges » (NDLR qui auraient protégé l'armée britannique, en 1914, à Mons), c'est donc un facteur d'attractivité important. Et puis, nous avons associé près de 780 entreprises, dans le club des entreprises Mons 2015 ; elles ont chacune mis 1.000 euros. Cette dynamique qui se crée, on ne va pas la démonter le 1^{er} janvier 2016. C'est un accélérateur de création de richesse.

On a construit beaucoup d'infrastructures culturelles, qu'il faudra

faire vivre dès 2016.

Elles vivront ! Avec la Fédération Wallonie-Bruxelles pour le contrat du Manège. Mais, pour le reste, la Ville s'en charge.

Le fait d'être capitale culturelle peut faire levier économique ? J'en suis convaincu.

Certes, mais y a-t-il des exemples concrets où ce fut le cas ?

L'exemple le plus proche, c'est Lille. Il y a vingt ans, personne, en dehors des Lillois n'allait à Lille. Aujourd'hui, il y a 40.000 à 50.000 personnes dans les commerces.

Mons n'est pas Lille : les commerces quittent le centre-ville.

On ne demande pas la comparaison parfaite. Mais le phénomène qu'ils ont connu, nous pouvons l'avoir. Nous sommes en train de travailler au remaniement du commerce dans le centre-ville. C'est l'une de nos priorités. Mais, plus largement, vous savez, moi, j'accepte bien entendu les critiques, il ne manquerait plus que ça, en démocratie. Mais si on n'avait rien fait, nous serions oubliés des dieux et des hommes. Nous avons fait beaucoup parce que nous on ne va pas le démolir le 1^{er} janvier 2016, pour en revenir à votre question. On est partis pour des décennies. Avec les musées c'est la même chose. On a créé un musée de l'histoire militaire.

Cela se dit beaucoup pourtant !

On n'empêchera jamais les mauvaises langues de dire des choses désagréables. On aura toujours des gens au caractère aigre et vinaigre. La vérité est tout autre. Il n'y a aucun dossier que nous n'ayons pas défendu devant des jurys indépendants.

Ça vous énerve ces critiques ?

Je suis habitué. C'est comme le titre de cette émission « On ne peut pas plaire à tout le monde ». Et je ne cherche pas à plaire à tout le monde. J'essaie simplement d'améliorer les conditions de vie de mes citoyens. Et si on se dit que les critiques sont injustes, il ne faut pas faire de la politique. ■

2018 « Candidat bourgmestre ? Bien sûr ! »

C'est le clou de votre carrière ?

Pas du tout. Je n'ai pas l'âge de mes années. Je pars du principe que si on a la santé, il n'y a pas de raison de se dire qu'on est au terme de quelque chose.

Certains disent qu'après Mons 2015, vous allez prendre un peu de recul ?

Ah non ! Ça, vraiment pas.

On ne sera pas débarrassé de vous de sitôt ?

(Rires.) Très objectivement, non. C'est pour moi le début de quelque chose qu'on va travailler sur les dix prochaines années.

Mons 2015, c'est aussi une envie, chez vous, de laisser une trace dans l'histoire ?

Que ça laisse une mini-trace, j'en suis conscient et heureux. Mais je ne l'ai pas fait pour ça. J'ai œuvré avec la volonté d'améliorer le sort de mes citoyens. Ce n'était pas quelque chose de personnel.

Mais il y aura beaucoup de plaques, dans la ville « bâtiment inauguré par Elio Di Rupo » !

(Rires.) Je ne l'ai pas fait pour laisser des plaques. Ce n'est pas une démarche personnelle, c'est une démarche collective, c'est ça qu'il faut comprendre. Dans mon esprit, j'ai bossé parce qu'il fallait des perspectives, pas pour avoir une rue à mon nom.

Cela témoigne d'un attachement à la ville ?

Ah oui ! Ça date de mes 17 ans. La première fois que je suis venu à Mons, je me suis dit : « C'est ici que je veux vivre. » C'était un choc émotionnel. Et je n'ai plus quitté Mons. Il y a eu l'affaire Trusgnach, ce dossier monté contre moi : l'affaire éclate un samedi, le mercredi il y a eu un sondage dans lequel 82 % des Montois disaient qu'ils n'y croyaient pas une seconde. Non seulement j'ai de la sympathie pour Mons et les Montois, mais les Montois m'ont soutenu aux moments les plus délicats de mon existence. Donc je suis attaché de manière indéfectible.

Pour longtemps encore ?

Ah ! un certain temps...

Vous allez rester bourg-

mestre encore longtemps ?

Aussi longtemps que les Montois veulent de moi.

En 2018, vous serez candidat bourgmestre ?

Oui, bien sûr !

Vous ne préparez pas la relève ?

Mais si, ça je fais, il ne faut pas s'inquiéter !

Mons 2015 tombe à point nommé, pour éviter le coup de blues après le Seize ?

Ce n'est pas difficile de ne plus être Premier ministre.

C'est vrai ça ?

Bien sûr. J'ai exercé la fonction en ayant conscience que le pouvoir est prêté et qu'il faut le restituer. J'ai quitté la fonction sans la moindre acrimonie, sans la moindre regret.

Vous pouvez l'avouer, il n'y a pas de honte à ça !

Je sais. En l'occurrence, ce n'est pas du tout le cas. Qu'en démocratie, à un moment, vous soyez in et puis out, c'est tout à fait normal. J'ai donc fait la passation de pouvoirs sans verser une larme, que du contraire. Il n'y a pas de drame. En plus, ce que je fais aujourd'hui est d'une autre nature mais, en termes d'intensité de travail, c'est la même chose, peut-être même plus. Parce que la diversité des choses est plus grande. ■

« Je n'ai pas l'âge de mes années. Pour moi, Mons 2015 est le début de quelque chose »